

Hédi Bouraoui et Ali Reguigui, eds. *La Littérature franco-ontarienne : état des lieux*. Sudbury (Ontario) : Série monographique en sciences humaines/ Human Sciences Monograph Series, Université Laurentienne/Laurentian University, 2000.

Un « état des lieux », puisque tel est le sous-titre, est en fait un inventaire le plus exhaustif possible de ce qu'on y a trouvé.

L'avant-propos et la préface sont rédigés par Hédi Bouraoui, co-éditeur et directeur de la publication, qui présente les différentes interventions en explicitant les raisons de l'ordre de leur apparition, la spécificité de chacun :

les essais qui suivent montrent à quel point les angles de visions varient non seulement selon l'identification des uns ou des autres, mais aussi et surtout selon la praxis de l'écriture de chaque écrivain(e) dans le contexte particulier et unique de la province de l'Ontario. (p. 11)

et en exprimant à chaque fois son avis sur le contenu, même et surtout s'il a des objections à y apporter. Bref, un travail de mise en relation, de mise en contexte, de mise en situation. La postface est signée par Ali Reguigui; elle est suivie par les notices biographiques des intervenants.

Les articles, au nombre de quatorze (y inclus celui de Bouraoui) viennent d'horizons très divers et se présentent sous des formes très variées : universitaires et/ou auteurs, membres de l'institution littéraire, livrent des témoignages qui vont de l'analyse complexe à la lettre amicale (celle de Pierre Raphaël Pelletier) sur la littérature franco-ontarienne d'aujourd'hui : romans, nouvelles, poèmes. Soit c'est un auteur qui constitue le centre de l'article : Pierre Léon pour Bouraoui, Patrice Desbiens pour Louis Bélanger; soit deux auteurs sont mis en parallèle : Jean-Marc Dalpé et Louise Fiset pour Jules Tessier; soit plusieurs auteurs sont présentés et l'intervention fait alors figure de florilège : c'est celui de Pierre Léon; soit enfin ils sont là pour illustrer un genre littéraire : c'est le cas du roman féminin avec François Ouellet, de la nouvelle avec Michel Lord, de la poésie avec Lélia Young.

En ce qui concerne les thèmes de la littérature franco-ontarienne, plutôt que d'en dresser une liste, nous dirons qu'ils peuvent être qualifiés de locaux, si on les associe à un environnement et à une histoire incontournable (faut-il l'oublier?) : à savoir la vie en Ontario pour une population souvent exploitée, travaillant au bas de l'échelle et s'exprimant dans une langue minoritaire. Les thèmes ancrés dans ce contexte et qui peuvent

aussi s'expliquer à travers lui n'en sont pas moins des figures de la littérature universelle : l'individu confronté au temps et à la mort inévitable, l'individu aux prises avec sa famille et sa société.

La question posée en avant-propos et qui justifie l'existence d'un tel ouvrage est simple et brutale : Y a-t-il une littérature franco-ontarienne? Cette question posée en mars 2000 à la une de *l'Express de Toronto*, issue d'un compte-rendu sur le salon du livre de l'Outaouais, contient en elle-même sa propre réponse : elle implique l'existence de ce sur quoi elle s'interroge. La vision panoramique d'Elisabeth Lasserre ouvre l'ouvrage pour situer dans son contexte, entre son passé et son devenir, la littérature franco-ontarienne et rassembler tout ce qui entrait en ligne de compte sous l'expression littérature franco/ontarienne (sur cette barre oblique, *LFO*, p. 31) Elle fait état des déchirements et des paradoxes qui guettent l'écrivain franco-ontarien comme minoritaire : entre la sclérose et l'assimilation; entre le ghetto et la mondialisation. *Souchitude* contre *exilitude*. Rejet des traditions d'écriture pour exprimer son rejet de l'autre au risque de n'être pas entendu de tous ceux pour qui l'on écrit. Bref, l'inventaire de ces paradoxes, dont Elisabeth Lasserre préconise le dépassement, fait surgir à sa suite, tels des revenants, de vieilles interrogations qui pesaient lourd dans le ciel de l'Ontario et auxquelles les auteurs des articles tordent allègrement le cou.

La question des définitions : qu'est-ce qu'un auteur franco-ontarien? Est-ce celui qui est né en Ontario, qui y a vécu, qui y a travaillé ou simplement celui qui a des affinités de quelque ordre que ce soit? Bref, parenté biologique ou parenté spirituelle? Cette question, encore d'actualité il y a une vingtaine d'années, s'éteint d'elle-même avec la vague des auteurs issus de l'immigration, auteurs qui font éclater la dichotomie artificiellement maintenue : francophones d'ici, francophones d'ailleurs. C'est l'objet de l'essai de Jacqueline Beaugé-Rosier qui, à travers le cas haïtien, analyse l'écriture de l'exil dans le pays refuge. Les rencontres entre le minorisé canadien et (le) migrant de même langue (*LFO*, p. 64-65) ne vont pas sans susciter des débats critiques où, à son insu, l'écrivain migrant devient la cible de parti pris et de règlements de comptes. Il réactive ainsi, sans le vouloir, sans le savoir, le spectre du rejet, et son corollaire l'assimilation forcée ainsi que la peur de l'autre, peur de l'étranger, peur d'être un étranger dans son propre pays. En parodiant la célèbre formule d'Orwell, on pourrait même dire : nous sommes tous des immigrants, mais certains le sont un peu plus que d'autres. Un même mouvement unit l'écrivain franco-ontarien partant de son village natal pour se rendre à la ville et l'immigrant qui quitte son pays pour aborder au Canada ainsi que le dit Hédi Bouraoui :

Dans le désert des mots
j'ai choisi de vivre
et de mourir
au cœur d'alphabets inconnus (p. 255)

Une deuxième question, l'objet d'après débats, touche l'écrivain franco-ontarien au plus profond : la question de la langue dans laquelle il écrit. Ecrire en anglais (même et surtout pour y dire son impuissance de parler et d'écrire en français : « I am French, but I don't speak it... Do you want more coffee? » Patrice Desbiens, *LFO*, p. 202)? Ecrire en « anglo-français », cette langue bigarrée, composite, qu'utilise Patrice Desbiens pour faire parler le Nord de l'Ontario, donner chair au sujet écartelé dans sa parole?, Ecrire en français? Et pourquoi pas en joual? Là encore, c'est la diversité des formules envisagées et la fonction qui leur est assignée qui répond à cette question en la dépassant. Il n'y a pas de langue unique dévolue à un seul usage, mais des langues qui se côtoient comme l'habitant d'ici et l'habitant d'ailleurs.

Allons plus loin en rappelant que cette question de la langue était – pour les Canadiens français – intimement liée avec celle de la foi (catholique) qu'il fallait conserver coûte que coûte dans le contexte de la colonisation britannique : « ta langue, ta foi ». Cette situation a largement contribué à la représentation de la langue comme d'un dépôt sacré qu'il fallait conserver sans l'altérer pour le transmettre aux générations futures, d'où les anathèmes contre ceux des Canadiens français qui abandonnaient leur langue, abandon assimilé à un reniement de leur foi : le verbe « croire » n'est pas ici innocent dans la bouche de la narratrice d'une nouvelle de Daniel Poliquin :

Je connais des francophones qui ont oublié leur langue maternelle et qui sont heureux. [...] j'ai cessé de croire comme mes professeurs d'antan et certain de mes contemporains, que l'assimilation est un drame. [...] J'ai également cessé de croire qu'il existe des bâtards culturels parce que ce serait supposer qu'il existe aussi des races supérieures et des races inférieure (p. 232).

Autre question qui comporte un soubassement politique clair : la question des rapports avec le Québec. On connaît de la part de celui-ci des propos aux relents mortifères qui en disent plus sur l'angoisse rentrée de ceux qui les profèrent que sur l'état supposé de ceux à qui ils sont adressés. Mais, ne remuons pas ces cendres encore chaudes de la polémique. Les rap-

ports entre l'écrivain ontarien et québécois, tout comme ceux existant entre l'écrivain québécois et son homologue français sont chargés d'histoire, de ressentiments et de malentendus : ils sont à tout le moins complexes tant que non explicités. La légitimation et la reconnaissance de la littérature par les institutions qu'elles soient ontariennes, québécoises, françaises ou francophones (un acteur de plus à ajouter sur scène!) ont été analysées par Lucie Hotte et Robert Yergeau. On ne sait si c'est un don du ciel ou un fléau, les deux semblant être dispensés de manière arbitraire par une divinité sourcilieuse. Un mal nécessaire, oui sans doute, si c'est le canal qui permet de dialoguer et d'être entendus de lecteurs qui attendent pour empoigner le livre que soit affiché le label : bon à consommer...

Cette question de la crédibilité est concomitante à celle de la norme : c'est François paré qui trace un bref historique du discours universitaire sur la production littéraire franco-ontarienne : le rôle des individus, des lieux (Sudbury, le Nord de l'Ontario), des institutions et des dictionnaires. Bref la normalisation du corpus franco-ontarien et sa coulée dans des moules déjà existants pour la production littéraire en général amènent Robert Yergeau à conclure qu'une fois créée, l'institution littéraire franco-ontarienne fonctionne comme les autres institutions, quel que soit le support idéologique sur lequel elle s'appuie, même et surtout si la raison d'être de celui-ci est son opposition à l'idéologie dominante.

Notre point de vue dans ce compte-rendu de lecture se situe à la lisière du proche et du lointain. Proche par le souvenir des lieux et des personnes, lointain par la géographie (retour en France). Après avoir passé près de dix ans dans le lieu mythique de fondation de la littérature franco-ontarienne, c'est-à-dire à Sudbury, nous sommes à même d'apprécier cette description qui fait état de la représentation de la ville dans les mentalités à la fin des années 80 : « cette ville laide et bilingue incarne une sorte de déchirement aux confins de nulle part; [...] ville damnée » (*LFO*, p. 220). Si ce témoignage date et a été présenté à titre de repoussoir, il est juste de dire que le déchirement est là-bas plus visible qu'ailleurs, car non occulté ni même adouci. La dureté et l'opacité du milieu incarnent à nos yeux cet aspect rude que peut revêtir la littérature franco-ontarienne. Mais les lieux mythiques sont faits, aussi et plus que tout autres, pour être dépassés... et c'est bien ainsi.

Muriel Usandivaras
Université laurentienne